

# CETTE EUROPE QUI EST EN MOI

Alain Mabanckou

Je ne suis pas devenu écrivain parce que j'ai émigré – mais j'ai posé un autre regard sur mon pays natal une fois que je m'en suis éloigné. Dans mes premiers écrits – tous ébauchés au Congo – je sentais qu'il me manquait des pièces, que mes personnages étaient cloîtrés, respiraient à peine et me réclamaient encore plus d'espace, plus d'imaginaire et de confrontation avec d'autres peuples différents de moi, de ma couleur de peau et à qui je pouvais proposer d'entendre, même sans comprendre, les sept langues africaines que je parle.

Le déplacement de l'Afrique à l'Europe aura contribué à assouvir cette soif qui fonde toute démarche de création, cette soif sans laquelle une œuvre ne reflétera jamais la préoccupation du créateur. On n'écrit parce que « quelque chose ne tourne pas rond » ou parce qu'on voudrait déplacer une montagne, faire passer un éléphant dans le trou d'une aiguille. L'écriture devient alors à la fois un enracinement, un appel dans la nuit et une oreille tendue vers l'horizon, vers l'Autre...

Mon confrère Dany Laferrière me rappelle souvent que « *l'écrivain devrait vivre dans une ville qu'il n'aime pas* ». Je comprends plutôt cette formule comme un appel à la distance, comme une réinvention permanente de ce paradis perdu, égaré dans ce qui nous reste comme souvenirs d'enfance. J'aime toutes les villes que je traverse, je suis émerveillé par tous les lieux qui ne ressemblent pas à ceux de mon enfance. J'arrive en ces lieux le cœur léger, la tête vide de toutes pensées. On n'est pas émigré lorsqu'on exporte son être, ses manières, ses coutumes, ses goûts en vue de les imposer dans le pays qui nous reçoit. C'est parce que l'endroit dans lequel nous vivons est tellement opposé à notre « milieu naturel » que ressurgissent soudain le « vestiaire » de notre propre enfance, la clameur de nos rues, les souffrances et les joies de notre peuple. C'est pendant les périodes de tornades qu'on reconnaît les vertus d'un ciel bleu, l'envol d'un oiseau libre et le fleurissement d'une essence dont on cherche en vain le nom jusqu'au jour où on se rappelle qu'elle pousse également derrière la case de son père ou dans un jardin public du quartier de Mougali, à Brazzaville. C'est dans le désert qu'on réalise que l'Océan atlantique et le fleuve Congo sont une bénédiction divine. Pour autant le danger serait de considérer

ce qu'écrit un « émigré » comme des notes jaillies de sa nostalgie. On peut avoir le mal du pays même en restant dans son territoire. Je ne suis pas nostalgique, je couve de l'inquiétude, l'inquiétude de quitter un jour ce monde sans avoir découvert ce minuscule détail qui nous relie...

Durant les années quatre-vingt nous avons observé la « prolifération » d'une littérature dite d'immigration – ce que le professeur Jacques Chevrier qualifiera plus tard de « *migritude* ». Des œuvres de mes collègues Daniel Biyaoula (*L'Impasse*) ou de J-R Essomba (*Le Paradis du Nord*) allaient nous dévoiler le quotidien de l'Africain écartelé entre l'Afrique et l'Europe. Parallèlement la question de l'immigration sera au cœur des politiques européennes : l'immigré sera vu comme un « étranger », celui qui repousse, conquiert de manière frauduleuse un espace qu'il avait jadis défendu pour la gloire des empires coloniaux...

Le phénomène de la « migritude » n'est pas pour autant nouveau si on remonte par exemple aux romanciers comme Bernard Dadié (*Un nègre à Paris*) ou même à Camara Laye (*L'Enfant noir*). Il s'agissait alors, pour le premier romancier cité de nous illustrer un espace, de nous croquer les mœurs des habitants du Nord. L'immigré retournait chez lui pour conter ses aventures dans une sorte de « Lettres persanes » à la Montesquieu. La soif de découvrir l'univers de l'ancien colon l'emportait. Pour Camara Laye, même si la traversée fut évoquée dans les dernières pages de son roman, il s'agissait non seulement de magnifier sa terre natale, mais aussi d'aller chercher ailleurs le sens à donner à son existence – l'Europe était le salut, le lieu de sanctification avec l'obtention d'un diplôme. Une telle démarche pouvait relever du suicide, la confrontation des cultures poussant le personnage à une sorte de folie comme on peut le remarquer dans *L'Aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane...

Notre génération – celle qui est apparue dans les années quatre-vingt-dix – a certes poursuivi cette vision du monde, mais nous avons, pour beaucoup, choisi de vivre ailleurs, pour d'autres ce n'était pas un choix mais une contrainte dont les mobilités étaient aussi variées que le nombre de migrants. Le retour au bercail n'était pas forcément inscrit dans l'agenda de l'émigré. Nous découvrons que la littérature n'avait pas de pays d'origine. Que l'écrivain avait la nationalité de celui qui le lisait.

\*\*\*

Parfois il m'arrive de me dire que je suis un Européen, qu'on le veuille ou non, que le soleil m'ai brûlé ou pas.

Qu'est-ce qu'un Européen pour un Congolais ? Difficile de le dire. J'ai longtemps cherché une explication sans jamais la

trouver. Et puis, l'Europe est un concept mouvant. Il échappe aux stratégies, aux vendeurs en solde des utopies de la pensée unique.

L'Africain serait-il inapte à formuler sa propre définition ? Voici par exemple ce que dit le dictionnaire Robert au sujet du mot Européen :

- « 1. D'Europe, de ses habitants.
- 2. Favorable à la construction européenne.
- 3. Européen : se dit de toute personne blanche non africaine. »

Est donc « Européen » ce qui est d'Europe, ce qui est relatif à ses habitants. Quelle Europe ? Quels habitants. Qui sont ceux-ci ? Le plus important – et c'est ce qui me concerne – est la définition de l'Europe que nous prête le Robert, à nous autres Africains. Pour ceux-ci l'Européen ne serait que la personne « blanche non africaine » ! L'Afrique aurait ainsi une conception raciale – heureusement non raciste – de l'Europe. Tous les Blancs « non africains » seraient à nos yeux des Européens. C'est la peau qui l'aura voulu, et tant pis (ou tant mieux) pour eux ! En déconstruisant cette définition « africaine », on s'aperçoit qu'elle reconnaît tout de même l'existence des « Blancs africains », à qui nous autres « Noirs africains » dénierait presque le « statut » d'Européen !

Cette représentation est très critiquable parce qu'elle enferme, limite, cloisonne, divise, réduit. A la limite, elle a un seul avantage. Elle prouve que nous autres Africains avons saisi depuis bien longtemps les subtilités de ce monde ! Nous avons préparé celui-ci aux spécificités des hommes. Nous avons pris en compte l'attachement à une terre, et non à une race. Nous accepterions volontiers de dire d'un Blanc de l'Afrique du Sud qu'il est Africain. De même que le Blanc du Zimbabwe qui n'a connu que cette terre.

Là s'arrête la pertinence – si pertinence il y a – de cette conception. Au Zimbabwe, un Président, monarque à vie, se livre à la chasse aux Blancs, le gibier se faisant de plus en plus rare dans la brousse. Ce Président leur rappelle qu'ils sont des Blancs, donc des Européens, même si certains d'entre eux n'ont connu que cette terre. Pour le dictateur empêtré dans son labyrinthe, tous les Blancs demeureront Européens ! Dieu l'avait voulu. Peu importe qu'ils ne connaissent d'autre terre que celle d'Afrique. Et lorsque ces Blancs sont « refoulés » vers l'Europe, ils se retrouvent dans une nasse, errent tels des apatrides. En Afrique, on les montre du doigt. En Europe, on les regarde avec de gros yeux. Ils sont déconnectés de ce continent-là qui n'a rien à avoir avec leur univers des tropiques.

La définition que le Robert prête aux Africains contient suffisamment d'ingrédients pimentés pour alimenter l'animosité, le repli. Et c'est cette idéologie qui justifie la guerre des races, la montée de la haine, la chaîne des expropriations hors des décisions de justice. L'Europe serait la cause de nos malheurs, à en croire le président du Zimbabwe à qui nous devrions offrir *Le Devoir de violence* de Yambo Ouologuem – en traduction anglaise, bien sûr...

Européen : « *Se dit de toute personne blanche non africaine.* »

On peut penser, en retournant les choses, que l'Europe est le continent de toute personne blanche... et non africaine. Pour les autres races, point de salut. N'est Européen que celui qui est une personne de race blanche et non africaine. On gomme ainsi la rencontre des hommes, l'adhésion aux idées, les greffes de l'Histoire. Dirait-on que chez les Asiatiques *est Européenne toute personne de race blanche et « non asiatique »* ? Et chez les Océaniens, qu'en serait-il ?

Je vois d'ici la définition presque à l'emporte-pièce au que donneraient les Américains du Nord : *Est Européenne toute personne de couleur blanche et non américaine* » ! L'Amérique étant majoritairement blanche, territoire de peuplement qui plus est, c'est un remue-ménage qui s'annoncerait, des tonnes et de tonnes de pages d'Histoire à brûler ! C'est sans doute dans le but de tempérer la susceptibilité des communautés que l'Amérique a forgé des appellations qui rattacheraient tout le monde à la Nation, sans pour autant dissimuler son lieu d'origine. Ainsi a-t-on les *African-Americans*, les *Asian-Americans*, les *Indians Americans* etc. Les conséquences sont lourdes et montrent une société débordée par la gestion de ses minorités. Chaque communauté vivant par ailleurs dans son coin...

\*\*\*

Avec la multiplication des moyens de communication nous avons donc créé des contrées, des ramifications à travers le monde. « Rome n'est plus dans Rome », l'écrivain devient alors cet oiseau migrateur qui se souvient de sa terre lointaine mais entreprend aussi de chanter depuis la branche de l'arbre sur laquelle il est perché. Ces chants d'oiseaux migrateurs relèvent-ils encore de littératures nationales ? Je n'en suis pas certain, pas plus que je suis persuadé que la littérature se contenterait d'un espace défini. J'habiterai n'importe quel endroit du monde pour peu qu'il héberge mes songes et me laisse réinventer mon univers. L'Afrique m'a donné des ailes, l'Europe m'a appris à voler très haut dans le ciel, et l'Amérique m'a désigné sur quel arbre je pourrais me poser pour tisser mon nid, écrire dans la sérénité. Je suis en définitive la somme d'un mariage polygamique entre l'Afrique, l'Europe et l'Amérique...

Octobre 2017